

" C'est chose tendre que la vie et aysée à troubler "

Montaigne
Essais III
De l'expérience

Première partie

Fleur

7 h 00

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

Le jour se lève.

Il tombe le crachin que j'aime.

Celui qui enferme les frileux qui ralentit les audacieux.

Tout dégoulinant, tête baissée, je marche sur des feuilles amoncelées dans le caniveau.

Brunies par la mort, elles s'exposent sous la lueur jaune d'un vieux lampadaire fatigué.

Des oiseaux y ont niché, des brindilles mortes pendouillent.

Un tableau sur le bitume aux couleurs sinistres sauvées par une canette rutilante déposée par un porc en balade.

Ornières remplies d'une eau qui sans effort me renvoie un reflet argenté.

J'y claque énergiquement mon pied droit.

L'eau gicle sur le bas de mon jean puis reprend sa place.

Je ne suis qu'un événement de passage.

Chez Nounou

Ange et Fleur 2 ans

Au bout de trois ronds-points, d'une impasse, un cube blanc aux tuiles canal violettes.

Cube parmi les autres.

Seule fantaisie, la couleur des clôtures.

Un vilain escalier à la ferronnerie torsadée grimpe sur la façade tachée par l'humidité.

Un carrelage léopard sur ses marches.

Une pelouse galeuse avec sa grosse piscine bleue en plastique.

Une haie de cyprès à moitié verte, l'autre brûlée par le chancre.

Une porte de garage mal vernie pour enfermer un vieux break.

Échapper à tout prix au logement collectif.

Le pavillon, victoire de la classe populaire.

Ça fait rêver.

Esprit de quartier, la campagne pour certains.

Nounou n'a pas fait beaucoup d'études. Pas le genre de sa famille. «Une filière courte, ça d'accord» avait dit le père au conseiller d'orientation. Un BEP secrétariat en poche, elle avait trouvé un poste dans une petite entreprise pas trop loin de son cocon et surtout un bon gars de l'atelier qui y travaillait. Lui n'aimait pas trop lire et écrire. Pas son truc. «L'Auto Journal» de temps en temps et «Télé Loisirs» quotidiennement. Nounou ne faisait pas des diplômes une nécessité. Qu'il soit gentil et ce serait déjà pas mal, disait sa mère. Elle ne s'était pas trompée, Olivier était sans surprise, ni bonne ni mauvaise.

Un seul enfant puis plus rien, pas moyen. Les FIV pas

pour eux, pas le genre d'ici.

Puis un patron trop dépensier, la liquidation judiciaire de la petite entreprise, un emploi sur deux conservé. Celui d'Olivier seulement.

On propose à Nounou de devenir famille d'accueil.

Par chance, deux à caser en urgence.

Là, tout de suite.

Deux faux jumeaux, une fille et un garçon.

Des jolis prénoms.

Ange et Fleur.

Deux ans.

Rarissime.

Une allocation confortable.

Une vraie opportunité après deux ans sans salaire.

Dites oui!

Ce fut oui.

7 h 05

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

La petite bande de mousse verte grimpe le long du mur et poursuit sa lente escalade vers les auréoles de lichens vert de gris de la margelle. Elle a tout le temps d'arriver à ses fins.

Aucun humain ne semble plus s'intéresser à cet endroit depuis longtemps.

Les ferrailles sont sorties de leur socle en ciment. Des insectes y trouvent sûrement refuge aux beaux jours.

Le grillage roux moins talentueux que le lierre tombe en ruine et commence par endroit à s'enrouler sur lui-même comme quand il était jeune.

Cette longue barrière métallique délabrée n'empêche plus personne de pénétrer dans cette gare de province qui dût être belle autrefois. Son temps s'est arrêté l'année de cette affiche déchirée et délavée «3615foumoila». Son horloge tout en haut indique depuis longtemps 2 H 24. Traverses pourries, tags artistiques de mauvais goût, vitres en bois. Ce petit édifice d'une élégance simple ne sera plus jamais un lieu d'accueil. Régulièrement visitée par des policiers qui s'ennuient, même les « sans futur » n'ont pas le droit d'y trouver refuge.

Quelqu'un dans un bureau a décidé de son bannissement. Un homme à calculette probablement. La main humaine n'y reviendra plus sauf peut être celle qui maniera une grosse pelle jaune annonciatrice de constructions modernes sans saveur. Mais quand? Surtout pourquoi? Pour qui?

Une pluie fine de Normand dégringole en silence sur cette vie passée.

Je m'approche d'un bus aux couleurs fluo. Il a remplacé la vieille micheline rouge et blanche que l'on peut acquérir en miniature pour un euro dans une revue qui chante les transports d'autrefois. De la nostalgie pas chère pour les papis. Elle trônera à côté d'une mini 2 CV chez ceux qui connaissent son odeur et son bruit.

Ange 3 ans
École maternelle
Petite Section

Après le dimanche, c'est le lundi.
C'est marqué sur le calendrier du tableau.

Un monsieur, tout petit, avec un costume noir est venu s'asseoir au bureau de la maîtresse. Elle nous avait appris que ce bout noir autour de son cou s'appelait une cravate. Heureusement car on n'en avait jamais vu nous avant et on était fier de lui dire.

C'est le jour des crêpes. Elle en a dessiné une sur la case du lundi. C'est pour ça qu'on le sait.

Elle est un peu énervée, elle parle plus vite que d'habitude. Surtout, elle parle plus fort, comme si on est sourd et qu'on comprend rien.

Elle me prend les mains comme celles des copains pour m'aider à tenir la poêle. « Trop lourde pour toi », elle me dit. Je l'aime bien la maîtresse quand elle me prend la main.

Ma crêpe saute bien haut et retombe dedans. Je suis super content, j'ai réussi, comme les autres. Tellement content que je demande si je peux la donner au monsieur qui tape sur son ordinateur en nous regardant avec un œil bizarre. On met du sucre dessus et je cours vers le bureau.

La crêpe glisse de l'assiette et tombe dans le sac de l'ordinateur du monsieur. J'ai pas fait exprès.

Lui, il saute comme un lapin, me prend par le bras et me traîne devant la maîtresse. Il dit «Madame, dans «école maternelle», il y a le mot «école». Je vous l'apprends?» Il me laisse avec maîtresse devant le tas de crêpes sans sucre dans l'assiette. Il ramasse ses affaires saupoudrées et part sans nous dire au revoir.

La maîtresse, elle ne lui mettra pas une tête verte qui sourit. Ça c'est sûr.

Le monsieur en donnera une rouge pas contente à maîtresse. Ça aussi c'est sûr.

Moi, je préfère les vertes mais j'en ai pas trop souvent.

Je me souviens que c'est le lendemain, un mardi, c'est après le lundi, que le monsieur, le grand avec sa moustache, est venu voir « comment on travaille bien les enfants.» La maîtresse nous lit encore l'histoire de Petit Ours Brun, celle qu'on connaît par cœur.

Mes Caca, pipi, prout amusent tout le monde.

Elle me regarde avec ses gros yeux, fait un chut avec son doigt sur ses lèvres, me refait le coup des yeux. Elle se lève comme un guépard et écrase une main sur le tapis.

Ça hurle.

Ça pleure.

Elle me tire par le bras.

Ça hurle.

Je la traite de sale pute.

Ça crie.

Ça pleure.

Je la suis dans le bureau à côté de la classe avec le grand monsieur qui me dit, comme toujours, qu'il est venu m'aider.

«Ange, tu vas trop loin. La maîtresse n'en peut vraiment plus. On sait bien tous les deux pourquoi tu fais ça. Mais tu comprends, ce n'est plus possible ici. Il n'y a pas que toi dans la classe. Je suis obligé de venir toutes les semaines. C'est donc terminé. Je t'aide à préparer tes affaires. Nounou vient te chercher. Ne t'inquiète pas, je suis là.»

Je me revois sur le parking.

Viré à 3 ans par un type venu en Twingo rose !

7 h 15

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

Dans la file d'attente, des parapluies se referment. Les travailleurs du petit matin attendent que la porte du bus daigne s'ouvrir. Le chauffeur pose son blouson derrière son siège. Calé à son poste, il ouvre la porte. Les bonjours sont mangés, grommelés, muets, parfois miraculeusement enjoués.

Cet homme ne s'offusque jamais. Il a appris à esquiver les gens comme les chats sur sa route.

Durant le trajet, le chauffage nous ramène encore un peu dans la torpeur de notre lit. Mais l'odeur chaude, épaisse et humide, de cette troupe en marche ne laisse personne vagabon-

der dans des paysages de vacances. Avec un peu de chance, on se rendort la tête brinquebalant sur elle-même ou agitée par de petits soubresauts frottant la vitre froide couverte de buée.

La plupart sont sur leur portable à partager des événements qui ne les concernent pas avec des gens qu'ils ne connaissent pas. Les plus jeunes complètent l'attirail par un casque. Chacun va rejoindre ses huit heures de labeur. Son poste, son bureau, ses outils, ses collègues, son chef. Ils se retrouveront à 18h sous une faible lueur mourante, dans ce même bus, à la même place, leur tâche accomplie.

Pas moi.

Je suis derrière une mamie qui ne devrait pas être ici. Elle a la chance de faire partie des heureuses carrières longues. J'imagine son visage derrière ses cheveux aux reflets bleutés, corvéable avec sa joie constante, la douceur de l'habitude. Depuis le temps à quoi bon, il faut bien s'occuper à quelque chose, tant qu'on n'est pas malade.

Le bus s'engage sur la Nationale. Les champs nus défilent, bruns noirs à perte de vue. Après avoir été bannis par les machines, les arbres sont replantés mais en format rabougri autour de la richesse à venir. Les végétaux sont ainsi classés par le paysan. Chacun a une place. Du chiendent à l'épi.

C'est l'aube et pourtant aucun animal en vue, pas d'oiseaux sur les lignes à haute tension qui s'enfuient. Les éoliennes sont immobiles. Dehors, on ne doit entendre que l'eau projetée dans les fossés et le bruit du moteur diesel sur cette longue ligne droite. Dedans, on n'entend qu'une immense solitude collective couverte par le moteur qui ronronne. La lueur de la ville allumée pour personne éclaire comme un second soleil.

Après une succession de ronds-points puis de feux, le bus vomit sa cargaison devant une gare routière décorée d'abris en galva, ouverts au vent et à la pluie. Les parois en verre tagguées ou brisées ont fini par être supprimées.

La petite troupe se met en marche. Elle s'engage en silence sur l'axe principal puis se répartit équitablement dans les ruelles sans jamais se dépasser. La musique est écrite par on ne sait qui. La partition est jouée avec application tous les matins.

Direction le centre ville.
Mon magasin.

Ange 3 ans
Nouvelle école maternelle
Petite section

Une boulangerie, une blanchisserie, un bureau de tabac.
C'est tout.
Un vélo resté accroché à la rambarde.
Il n'a plus de roue.

Je suis avec Nounou sur le parking devant une école trop moche au centre de quatre grandes tours. Sur le mur, à côté du portail, un gros de bouquet de fleurs bleues en faïence. Il manque des morceaux sur ce puzzle.

Nounou sonne.

Une dame en blouse rose ouvre un grand portail me disant «Bonjour mon grand. C'est quoi ton nom?» Nounou répond à ma place.

C'est mieux comme ça.

Je me souviens de cette cour rectangulaire bordée de murs en béton verdâtre de deux mètres de haut, goudronnée pour bien écorcher nos genoux avec les trottinettes. Les ballons étaient interdits car personne ne les rendait quand on les envoyait au dessus de l'enclos.

Au centre, un vieil arbre à l'air malade, probablement puni pour une vie passée ratée. J'avais l'impression qu'il perdait sans arrêt ses feuilles.

La cour était souvent jonchée au début de la récré de boîtes de pizzas jetées des tours sur les feignasses d'instits, ces donneuses de leçons toujours en récré.

Je croise quelquefois ces mères désœuvrées dans mon supermarché. Souvent en jogging large, je pense toujours qu'elles se sont égarées. Elles repartent en général sans rien acheter. Tout est trop cher. Elles ont un regard dur et insistant. Elles fouillent.

Les mamans de ce quartier aux grandes tours n'aimaient pas trop l'école ni la cuisine. Leurs enfants prenaient souvent leur petit déjeuner à la boulangerie. Des ours en guimauve en guise de chocolat chaud. A coup de baffes, j'arrivais toujours à en avoir un ou deux.

Cet endroit fut le point de chute trouvé par le psychologue, le grand type à moustache. C'est un directeur qui dirigeait l'école. Un homme, tout ce qui me manquait. C'est très technique la psychologie.

Il se disait qu'il était déjà venu dans cette école, il y a vingt ans avec sa R5 de jeune débutant. A l'époque, il avait des cheveux longs et une guitare. Aujourd'hui, il ne lui restait plus que sa guitare. Il était arrivé la première fois pour remplacer une maîtresse malade pour une seule journée dans la classe de grande section. Celle du départ en vacances de Noël. Celle de la visite du « vieux barbu ». Celle du Père Noël de pacotille, des baskets blanches aux pieds. Celle des enfants qui font semblant.

Il avait fait entrer en urgence des gendarmes, pistolets à la ceinture, pour emporter une petite fille de cinq ans, violée tous les soirs dans le lit familial. Il avait dû partir en vitesse lui aussi, mais tout seul, dans sa petite Renault blanche sous les menaces des français du quart monde qui n'aiment pas trop que l'on s'occupe de leurs affaires.

Vingt ans plus tard, en le voyant à nouveau débarquer dans le quartier, l'histoire sous le tapis avait rejailli et délié les langues.

La méfiance inspirant le respect, il pouvait entrer à sa guise dans les quatre tours. Ses méthodes étaient franches. Son école dans la tempête gardait le cap.

Il fut mon maître pendant presque deux ans.

7 h 45

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

La ville se réveille doucement.

Des volets montent seuls, d'autres sont dépliés par une mamie en robe de chambre. Un camion poubelle fait son travail. A l'arrière, un grand noir et un petit roux grassouillet aux bras tatoués. Ils sont habillés en jaune fluo. Une moto crotte de la même couleur les double. C'est un blanc à moustache qui tient l'aspirateur à déjections.

C'est beau le progrès.

Je descends d'un bon pas le grand boulevard qui mène au centre ville. C'est le quartier des maisons aux façades ornées par des architectes poètes qui dessinaient des fleurs, des animaux, sur les frontons et les balcons. Ils signaient de leur nom sur une pierre d'angle leur passion.

Mon supermarché est politiquement moderne, en tôle anthracite, bardé de bois clair. Les rideaux de fer sont encore enroulés. Le directeur a déjà déclenché l'enseigne lumineuse. A travers la porte, on voit les travées libres, prêtes. Ceux qui assurent le réassort ont fini leur tâche à temps. Ceux qui servent peuvent prendre le relais.

Je travaille ici depuis un an déjà. J'ai laissé sans regret l'odeur chaude de la viande bovine de la chambre de découpe pour le rayon fromage. Une promotion, je suis seul et finis toujours ma journée avec mon tablier immaculé.

Une nouvelle ouvre déjà sa caisse et réajuste son badge neuf «Samantha, hôtesse». Hôtesse de quoi? Comme si elle invitait les clients dans sa demeure et avec de la prévenance en plus. Elle n'a pas non plus le style «jambes en l'air». Qui a choisi ce mot? Dans quelle tête a pu germer une telle idée? Dans quel open space s'est-on excité sur ce qualificatif? C'est censé faire bander le client? Faire copain-copine avec la

clientèle?

L'arrogance n'a pas de limite.

Il faut sûrement avoir fait une grande école pour savoir humilier les gens avec un tel talent. Enfin, je pense car je ne fréquente pas ce type de personne.

Moi, mon badge, c'est la couleur de ma peau. Bronzé, même en hiver. Je n'ai rien demandé à personne. L'humiliation est quotidienne. Des regards fuyants au mieux. Du mépris souvent. Des insultes parfois. «C'est bizarre ce prénom Ange! Il n'a pas de consonance orientale.» Ça, c'est pour les plus cultivés.

Un petit salut aux collègues sur mon passage avant de gagner mon poste stratégiquement situé au centre de l'abondance. J'ouvre mon placard, enfile mon tablier et me lave les mains.

Je suis toujours fidèle au poste, ni avant, ni après, ponctuel. Être irréprochable me protège des méchants. Ils passent leurs nerfs sur mes collègues et arrivent tout émoussés devant ma vitrine.

Je pense être un bon petit employé.

Je ne suis jamais malade.

Je suis souriant.

Je suis poli.

Je ne réclame rien.

Le rayon fromage a sa propre clientèle. La coupe d'une meule ou d'une tomme est la chasse gardée du client à l'aise. Le moins fortuné est abonné au fromage enfermé dans du sachet plastique industriel. Moins bon, moins cher, pas arrogant. Le

prix est marqué dessus. Pas d'humiliation publique.

J'écoute gentiment.

Je prends le fromage avec assurance.

Comme ça ?

Je tranche.

Je pèse.

Je colle l'étiquette sur le sac.

Je tends.

Je souris.

Oui, vous aussi.

Le «un peu juste à la fin de mois» regarde le prix. Il le scrute deux fois, pour être bien sûr. Il se crispe, un peu. Mais ce mélange subtilement dosé de fierté et de docilité lui fait toujours basculer ma poche dans son caddy. Au «Autre chose monsieur?», le «Non merci, ça ira» est chuchoté sans conviction, regard fuyant. Le sans-le-sou se vengera l'hiver venu quand la raclette sera en promotion. Il insistera pour savoir «combien ça pèse?» et, avec aplomb, me lancera en vainqueur «un peu plus, s'il vous plaît. »

J'aime voir venir le client de loin.

Mon étal est circulaire.

J'ai la vision d'une chouette.

Je vois approcher les souris à découvert.

J'adore.

Je pronostique la demande.

Je gagne souvent.

Je suis un expert.

Ange 3 ans
Nouvelle école maternelle
9 h 10
1er jour

«Ne me touche pas, je fais ce que je veux!»
Il se lève tranquillement, ses yeux dans les miens.
Silence des vingt-cinq autres.
Il me prend par la main.
Il me dépose sur une petite chaise à un mètre du groupe.
Je me lève.
Il me rassoit.
Je me lève, lui décoche un coup de pied dans le tibia.
Il me soulève du sol et me rassoit.
Je hurle, l'insulte, lance mes ongles vers son visage.
«Hurle, fais pipi par terre et roule toi dedans. On te regarde mais fais vite car on aimerait beaucoup finir notre histoire de loup».

Je ne dis pas que je fus sage avec lui.
Mais la partie était perdue d'avance.
Inutile de sortir le grand jeu.
Des hauts, des bas mais heureusement pour moi, il était encore un peu un enfant.
J'aimais la maternelle.
J'aimais jouer.
J'aimais parler.
J'aimais rire.
J'aimais courir.
J'aimais la trottinette.

J'aimais la peinture.
J'aimais les histoires.
J'aimais sa guitare rouge.

Après, c'était différent.

8 h 00

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

Les plus sportifs sont déjà devant la porte. Le réveil continue de hurler aux aurores depuis leur libération du travail. Aliénés pendant plus de quarante ans, se lever tôt les distingue des autres. Persuadés d'être les garants d'une rigueur morale perdue. En la commençant si tôt, que peuvent-ils faire de leur journée? Eviter de compter le temps qui s'écoule, le temps qui leur reste? Montrer au monde des vivants leur existence qui s'efface?

Oui, ils sont toujours là.

Et alors?

Dynamiques, ils courent, à leur rythme de septuagénaires, dans les allées numérotées. Ils les arpentent plusieurs fois en s'agaçant.

Puis, place aux premiers couples vers neuf heures.

Dans leurs regards, la nourriture se transforme. Certains expriment leur gourmandise alors que d'autres ressassent la routine de l'acte alimentaire. Cette clientèle est d'un silence redoutable, les chuchotements couvrent tout juste les pas

traînants sur le sol, les percussions des déambulateurs qui peinent à se doubler dans ce circuit trop étroit. Des voix de jeunes aidantes hurlent dans des oreilles fatiguées des mots de listes de courses à l'écriture tremblotante.

J'ai peu de clients le matin, les dentiers n'étant pas très amis avec mes vieux fromages. Déjà fatigués par leur sortie de la journée, certains font peine à la caisse en sortant billets et pièces de leur porte-monnaie. L'attente est souvent longue pour le suivant, bien vite consolé de ne pas être comme le vieux gravât qui le précède.

La carte bleue est un outil pour jeune et l'écriture sur les petites lignes du chèque est périlleuse.

La matinée se finit par le ballet des mères de famille qui après avoir déposé leur fardeau à l'école viennent chercher un peu de lenteur et de silence juste recouvert par notre bande son minable, une rengaine d'une heure vingt trois minutes. J'ai compté.

Certaines ont la chance d'avoir amené leur marmot qui entre deux cris perçants fait tomber sans cesse sa tétine. Elles finissent à la caisse chargées comme des bœufs. Sur le parking, je vois les mal servies par la nature remplir les coffres de leurs voitures mal dessinées.

L'après-midi, je travaille pour les bourgeoises pomponnées, douchette à la main, qui scannent avec suffisance leurs emplettes. Pour le fromage, elles ont l'obligation de passer par mon royaume.

C'est si amusant, les civilités avec les employés.

Elles sont comme leur bagnole, neuve ou d'un autre temps mais toujours arrogantes par leur même démarche

insolente. Elles ont une carte bleue dorée. Elles survolent l'endroit. Elles posent leur petit sac de courses côté passager. Le papier toilettes et le reste seront chargés sur le parking de derrière, à l'abri des regards par un employé en costume du drive.

Un art de vivre.

A seize heures, arrivent les premières familles avec toute leur smala, les jeunes au frigo toujours un peu vide, la France aux français, la France colorée, les travailleurs comme les oubliés du système. Dans les rayons, ça bouge, ça traîne, ça court, ça bavarde, ça réclame, ça peste, ça rigole. On n'entend plus la soupe musicale.

Samantha, Cindy et Nicole ne chôment pas aux caisses. Elles devraient être au moins cinq. L'impatient se venge sur elles pour les précieuses minutes qu'on lui vole.

«Un client a toujours raison et surtout quand il a tort» répète solennellement le patron aux nouveaux arrivés.

Cela ne console personne.

Des monstres sautent dans les caddies ou braillent, la morve au nez, les bras tendus. Moment de la récompense. Les dragons réclament leurs cadeaux chinois. C'est le contrat.

Leur crier dessus devant les autres est un spectacle à éviter à tout prix. Céder est reposant.

«Ça te plaît mon petit chéri?»

Pas de réponse.

L'habitude sans doute.

Ange 5 ans

Grande Section

Après avoir peint les fleurs du printemps sous toutes les coutures, on travaillait sur le cadeau de la fête des mères. Tous, chacun notre tour, on défilait près de la maîtresse pour réaliser «un petit bonheur pour notre mère», c'était la phrase de la Demoiselle, une vieille bique au poil blanc qui tortillait des hanches.

Elle habitait seule au dessus de l'école. Elle nous plaçait sur les chaises selon un palmarès aux règles obscures pour tous. Assise sur son siège de jardin en plastique blanc, elle trônait parmi nous.

Ses paroles étaient des interrogatoires, son regard souvent un châtiment.

Elle faisait sa dinde devant les papas et toisait, de son mètre quatre-vingts, les mamans qui n'apprenaient plus rien à leur progéniture.

Célibataire vengeresse, elle imaginait chaque année une œuvre d'art agrémentée d'une poésie de quatre lignes pour notre génitrice. Un présent pour la remercier de nous avoir créé. Un cadeau qui trônerait fièrement sur une cheminée ou sur une simple étagère d'appartement cage à poules.

Sa devise «Qu'il soit moche et surtout très coloré!»

Je me souviens particulièrement de cette grosse fleur en pâte à sel piquée par une sardine de camping scellée dans une boîte de camembert plâtré. Culminant à trente centimètres, elle était incontournable. Un grand millésime.

Je l'avais emportée chez Nounou dans mes mains. Je ne voulais pas qu'elle se casse dans mon sac Spider Man. On avait décidé avec Fleur de la poser à côté de son porte-clé hibou au centre de notre tapis de jeu.

Demain, c'était vendredi.

Pas d'école le matin.

On allait voir Andréa.

On allait voir maman.

13 h 00

Vendredi 19 février 2010

Ange 20 ans

Ma pause commence. Je descends toujours manger au square. Les mois défilent et la nature se transforme devant moi. Ses transitions m'apaisent.

J'y viens toujours seul.

Quand il fait un peu soleil, des intrus me demandent malheureusement de partager un bout de mon banc. Celle du jour porte un parfum fortement citronné, une simple huile essentielle, je pense. Je n'arrive pas à gérer un renvoi gastrique.

Une boule enfouie se déverse subitement sur ma

chemise. Mon sandwich, juste pré-mâché, me revient nappé d'un liquide jaune gluant qui s'égoutte par filets.

Yvonne est au fond de mon estomac.

Ange 8 ans

École élémentaire des trois chardons

Dans la cour de récréation, ces sauts dans les flaques boueuses faisaient de moi l'élève le plus détesté de tous, celui qui empêchait les adultes de souffler avant de reprendre à 10h30.

La plus vieille préférait me régler mon compte, à l'abri, dans son antre. Devant ses collègues, elle gérait depuis 35 ans ses élèves avec une autorité «naturelle» forçant l'admiration de tous. Une fois la porte de la classe refermée, elle s'asseyait prenant son temps, presque au ralenti. On entendait alors le léger froissement de sa jupe qu'elle repliait sous son postérieur de jument. C'est seulement à ce moment que nous pouvions tirer notre chaise. Passés ces glissements toujours trop bruyants pour ses oreilles fatiguées, on entendait le petit grincement de son tiroir, celui du haut à droite, qui s'ouvrait.

Elle déposait cérémonieusement sur sa gauche, comme le gourmet sa fourchette, une fine baguette de bois de trente centimètres noircie en bas par une sueur patiemment accumulée au fil des ans. Elle tapait sur son bureau en faux bois et aux montants acier couleur banane trois petits coups

secs pour signaler notre entrée dans sa danse.

Elle se dirigeait vers moi, non sans grâce, sur des mocassins à gland à la semelle de crêpe. Son regard au plafond, elle me gratifiait d'un nombre de coups toujours généreux sur le haut de mon crâne.

Cette matinée là, «Pour les flaques, ce sera trois!»

Pas énorme mais il faut dire qu'il n'était que 10 h 30. Comme en salle des ventes, il ne faut pas partir trop vite. Une journée d'école, c'est long pour tout le monde.

Les autres me regardaient comme l'éternel «affreux» car la vieille avait banni de son cours «le vivre ensemble», la compassion et le sens de la justice. Complices ou avisés, mes camarades avaient pris pour habitude de me rendre responsable de tous les méfaits. Le nom du coupable surgissait naturellement des lèvres «C'est Ange!» Même absent le vendredi matin, j'étais malgré tout parmi eux. J'étais le monstre sous le lit qui effraie le soir dans la chambre sombre malgré la veilleuse allumée.

L'ardeur d'un enfant de 8 ans à créer du buzz est sans limites quand elle est bien attisée. Je collectionnais selon les années des têtes rouges, des lignes à copier, des récrés écourtées, des sermons inutiles mais jamais le bonnet d'âne qu'on voyait dans les histoires. Dommage, ça m'aurait bien fait marrer de braire en sautant dans un coin de la classe.

Je travaillais mon rôle consciencieusement dans cette école depuis mon arrivée en urgence il y a cinq ans.

Il n'y a pas qu'elle qui peinait avec moi, ses collègues me gardaient une place de choix dans leur panthéon. Mon prénom était sur toutes les lèvres et dans toutes les têtes.